

LES LETTRES TOSCANES

Dimanche 5 juillet 2015

« Ma petite Maman, mon petit Papa, ma petite sœur adorée,

Voilà, je suis dans le train. (C'est idiot de commencer comme ça, puisque vous m'avez accompagnée à la gare et m'avez vue y monter). Jusque-là, tout va bien, ne vous faites pas de souci pour moi. Je ne sais pas quand je pourrai poster cette lettre, mais de toute façon, on en a parlé, en cas d'urgence, je vous envoie un sms.

Votre petite Corinne qui vous aime très fort ».

Bon, ça, c'est fait ; ces lettres, ça va être ma corvée quotidienne pendant un mois. C'est mon premier voyage toute seule sans mes parents alors forcément, je stresse un peu, mais ce n'est rien à côté d'eux, comment ils ont flippé en voyant leur bébé s'envoler du nid ! Maman a presque pleuré sur le quai de la gare de Nîmes, Papa faisait semblant de la consoler, (Allons, Suzanne...) mais lui non plus n'en menait pas large. Seule Lucile, ma très conventionnelle petite sœur, m'a traitée de routarde et a dit que s'il m'arrivait quelque chose, il ne faudrait pas que je vienne me plaindre. Maman m'a fait promettre de lui écrire tous les jours. Je lui ai dit Enfin Maman, on n'est plus au Moyen-Âge, pourquoi pas un pigeon voyageur, aussi ? S'il y a un problème, je t'envoie un texto ! Mais elle a répondu que des lettres, avec leur timbre et le cachet de la poste, c'était quand même autre chose, et que quand elle serait vieille, elle pourrait les relire et se rappeler du premier voyage de son bébé. Pffff ! Et en parallèle, il faudra que je gère mon #corinnenitalie à destination de mes trois followers – ma meilleure amie Juliette, et mes deux nièces Delphine et Sapho. ça promet ! Enfin... I'm on the road, direction Florence, puis Rome et ensuite... on verra bien ! Avec mon Pass Interrail, c'est toute l'Europe qui s'offre à moi !

Lundi 6 juillet :

« Mes chers parents, ma chère petite sœur,

Ah la la, quelle catastrophe ! Arrivée à Florence à 9h30, après une nuit épouvantable dans un compartiment couchette où ça ronflait et sentait les pieds ! J'étais dans la couchette du haut et dix fois, j'ai failli tomber en me retournant. Je croyais mon calvaire terminé à la descente du train, mais ça ne faisait que commencer ! Je n'avais pas réservé mon Auberge de Jeunesse, c'est le principe quand on part à l'aventure, mais à l'entrée, la réceptionniste m'a signifié qu'en plein mois de Juillet, tout était complet depuis belle lurette ! J'ai fait le tour des quatre AJ de la ville, puis de tous les hôtels pas chers du Guide du Routard. J'ai fini par trouver, à prix d'or, chez une vieille dame, une chambre de 4 m², avec toilettes sur le palier et vue sur une sinistre cour intérieure. Je suis épuisée, à bout de nerfs, mais tout de même soulagée. En attendant, j'ai perdu une journée de vacances, dans cette histoire !

Votre petite Corinne, qui vous embrasse ».

En fait, j'étais totalement paniquée à l'idée de ne pas trouver de chambre et de devoir dormir dans la rue ou pire, rentrer à la maison, la queue entre les jambes. Je voyais d'ici le regard ironique de ma petite sœur. Mais je n'allais sûrement pas écrire ça dans ma lettre !

Mardi 7 juillet :

Mia cara Mamma, mio caro Papà, mia cara Sorellina

Quelle journée merveilleuse ! Je suis épuisée ! J'ai parcouru Florence de long en large : le Ponte Vecchio, la cathédrale (quel calvaire, pour parvenir en haut du dôme !), les chapelles des Médicis, le Palazzo Vecchio et sa gigantesque statue de David... Je garde pour demain le Musée des Offices, je suis impatiente de découvrir les Botticellis et Léonard de Vinci.

De retour à l'hôtel, je m'achemine vers la salle de bains avec mon gel douche et ma petite serviette. Il y a déjà une personne à l'intérieur, qui chante quelque chose en allemand, et un grand gaillard qui patiente devant la porte : sans doute les occupants des deux autres chambres que loue la vieille dame. Le grand gaillard se présente : il s'appelle Oswald, et il est anglais. j'aurais pu m'en douter, sa serviette est aux couleurs de l'Union Jack. Sur ces entrefaites, la porte de la salle de bains s'entrouvre, et un frêle jeune homme en sort. A ma vue, il s'enfuit dans le couloir, tandis que l'Anglais s'engouffre dans la douche. Quelle galanterie, il aurait pu me laisser passer, tout de même !

Votre petite Corinne ».

Mercredi 8 juillet :

« Chère Maman, Cher Papa, Chère Sœur, »

Le jeune homme qui chantait sous la douche s'appelle Werther, et il est effectivement allemand. Lui, Oswald et moi nous retrouvons autour d'un cappuccino, dans le café en bas de l'immeuble. Nous convenons de communiquer en anglais : Werther le parle à la perfection, moi un peu moins bien, Oswald trouve naturel que l'on échange dans sa langue. L'entente étant cordiale, nous décidons de partir ensemble explorer le musée des Offices. Oswald fait la fine bouche devant les Giotto et Fra Angelico : il estime que ces italiens peignent toujours un peu la même chose. Quelques salles plus loin, il doit tout de même convenir que les Botticellis ne manquent pas de style, mais trouve le moyen d'ajouter que l'Ophélie de John Everett Millais vaut bien la nymphe du Printemps. Et ajoute qu'après Le Caravage, les italiens n'ont plus produit grand-chose, tandis que l'Angleterre pouvait s'enorgueillir d'un Constable, d'un Gainsborough voire, plus récemment encore, d'un Francis Bacon. Quelque peu irritée par ces propos, proférés qui plus est devant La naissance de Vénus, je lui fais observer que tous les peintres anglais réunis n'arriveront jamais à la cheville des seuls impressionnistes français, ce à quoi il me rétorque qu'Impression, soleil levant doit tout à Turner, et que Sisley n'était pas auvergnat. Nous retrouvons Werther, vivement impressionné devant un Autoportrait de Raphaël. Il a entendu notre dispute, et déclare que Botticelli, plus Turner, plus Rembrandt, Goya, Klimt et Picasso... ça s'appelle la peinture européenne, que cela constitue notre patrimoine commun, et qu'on pourrait en dire autant pour le cinéma, la littérature et la musique, après quoi il nous abandonne pour se mettre en quête des Dürers.

La visite nous a pris la journée. Le soir, nous décidons d'aller dîner dans une trattoria où voici que déboule, à peine nous étions-nous assis, une joyeuse compagnie de jeunes gens particulièrement euphoriques. Werther semble troublé par cette agitation. Oswald ne rate pas l'occasion de persifler les italiens, et leur manière bruyante et animée d'exprimer leur enthousiasme. Après quelques atermoiements, tous deux se lèvent et quittent ostensiblement

les lieux. Quelle journée ! Je suis épuisée et demain, nous avons convenu de nous lever tôt, direction la tour de Pise !

Votre Corinne ».

Bon, en fait, gagnée par l'allégresse générale, j'ai laissé partir Oswald et Werther – quels rabat-joie, ces deux-là ! - et j'ai fini la nuit dans les bras d'un certain Alberto, ancien militaire et excellent danseur malgré une jambe un peu raide, ne regagnant ma petite chambre qu'aux premières lueurs de l'aube. J'ai eu à peine le temps de prendre une douche et de me laver les dents avant le départ pour Pise. Mais ça, je n'allais pas l'écrire à mes parents !

Jeudi 9 juillet :

« Chère Maman, Cher Papa, Chère Lucile,

Après un réveil aux aurores, nous arrivons à Pise en milieu de matinée. Oswald a pris la tête de notre petit groupe et, le nez sur son smartphone, prétend nous guider jusqu'à la tour. Il ne réussit qu'à nous perdre dans les ruelles – Enfin, Oswald ! – mais qu'il est agréable de se perdre en Toscane ! Chemin faisant, nous visitons quelques églises, admirons la vue depuis le Ponte di Mezzo, et débouchons finalement sur l'esplanade. Je suis éblouie : je m'attendais naïvement à ne trouver qu'une tour qui penche, et voilà que je découvre cet incroyable ensemble, Camposanto, cathédrale et baptistère, dont la rectitude parfaite accentue la dangereuse inclinaison de la tour. Je m'extasie devant les sculptures, les peintures et les fresques, tandis qu'Oswald grommelle dans son coin qu'on peut bien reconnaître aux Italiens certaines qualités artistiques, mais que ce n'est pas la tour de Londres qui pencherait de la sorte. Werther traîne en arrière ; je m'arrête pour l'attendre, mais en suivant son regard, je m'aperçois que ce ne sont pas les courbes des statues qui retiennent son attention, mais celles, bien réelles, d'une jeune personne occupée à photographier la porte de Saint Rainier. A voir notre ami se dandiner d'un pied sur l'autre, je suis sûre qu'il n'osera jamais l'aborder ! Je décide donc de prendre les choses en main, et engage la conversation avec la demoiselle. Elle est madrilène, se prénomme Carlota, et après quelques échanges autour d'un verre de chianti, décide de rentrer à Florence avec nous.

Le soir, nous nous retrouvons tous les quatre pour dîner. Werther a insisté pour que nous retournions dans la même trattoria que la veille – puisque nous la connaissons déjà. Il ne touche presque pas sa pizza quattro formaggi, troublé sans doute par la présence de la jeune fille. Nous communiquons maintenant moitié en anglais, moitié en espagnol, ce qui contrarie visiblement Oswald. Les fresques du Camposanto et les sculptures du baptistère ont inspiré Carlota : entre deux bruschettas, la voici qui se lance dans un exposé géopolitico-historique sur la diffusion du christianisme en Europe, du bassin méditerranéen sur les pas de Saint-Paul, jusqu'à la Germanie et au-delà, dans le sillage des rois francs. Elle conclut sur l'importance de ces racines chrétiennes qui, en tant qu'Européens, nous unissent tous les quatre, autour de cette table. Oswald objecte qu'il y a chrétien et chrétien, que lui est anglican, ce qui constitue une particularité notable. Werther, les yeux fixés sur la médaille de la Vierge reposant entre les seins de la jeune fille, bredouille en rougissant que sa famille est protestante, mais que lui-même, au fond, n'est pas vraiment fixé. Je prends à mon tour la parole pour déclarer que bien qu'athée et laïque, (so French !), je suis consciente de l'influence du christianisme sur notre histoire, nos valeurs, notre mode de pensée même, et qu'au-delà de nos petits particularismes nationaux, cet héritage constitue sans nul doute l'un des fondements de ce qu'on appelle

« l'esprit européen » - sans négliger pour autant, ajoutai-je, l'influence de l'Islam et du Judaïsme, notamment en Espagne pendant plus de sept-cents ans.

Assis à une table voisine, un jeune homme dégingandé n'a rien perdu de nos échanges. Il a visiblement apprécié ma tirade car lorsque j'en ai eu fini, il a levé son verre dans ma direction en lançant – en français - un sonore : « Il faut être européen ! » Le jeune homme se présente, il s'appelle Stein, il est russe et a pris une année sabbatique pour visiter l'Europe. Il s'incruste dans notre conversation, ne perdant pas une occasion de répéter, plus ou moins à propos, sa sentence favorite. Je me dis que de Pierre le Grand à Lénine, en passant par la Grande Catherine et sa correspondance avec Voltaire, les Russes ont certes contribué à la construction de cet esprit européen au centre de notre discussion, mais qu'avec ce Monsieur Poutine qui vient d'annexer la Crimée, ce n'est pas demain que la Russie va rejoindre l'Union ! A qui le tour, après la Crimée ? La Finlande ? Les pays baltes ? Et pourquoi pas le reste de l'Ukraine, tant qu'on y est ! C'est alors qu'une joyeuse compagnie – la même que la veille, sans doute – déboule dans la trattoria, chantant et parlant fort, avec cette insouciance propre aux Italiens, comme aime à le répéter Oswald. Je le regarde en coin : il semble totalement accablé, l'air de penser qu'on ne peut décidément jamais être tranquille dans ce pays. Il ne tarde d'ailleurs pas à se lever, donnant le signal du départ. Arrivés à la porte de notre pension, il murmure, résigné : « Comment peut-on être toscan ? »

Vi bacio tutti ».

Ce que je ne mentionne pas dans cette lettre, c'est qu'à la fin de ma longue tirade en espagnol sur l'esprit européen, il m'a semblé qu'Oswald me contemplait avec un intérêt nouveau et que j'en ai été, je dois l'admettre, quelque peu émoustillée !

Vendredi 10 juillet :

« Mes chers parents, ma petite sœur adorée,

Nous voici à Rome ! J'ai insisté pour prendre le train plutôt que le bus, afin d'amortir mon Pass Interrail. Arrivés à la gigantesque gare Termini, nous nous mettons en quête d'un logement. Carlota est venue avec nous, Werther est dans tous ses états. A quatre, pas besoin de s'embêter à chercher une AJ, une grande chambre d'hôtel ne devrait pas coûter cher par personne. A l'extrémité du quai, une petite queue s'est formée devant un homme portant casquette, qui a visiblement pour mission d'orienter les voyageurs. Oswald lui demande de nous indiquer un hôtel dans le centre-ville. L'homme soupire, et répond que le centre-ville de Rome est le plus étendu d'Europe et qu'« un hôtel dans le centre-ville », sans plus de précision, ne veut donc rien dire. A en juger par sa mine défaite, il doit faire cette réponse cinquante fois par jour. Nous décidons de partir à l'aventure.

Nous trouvons un hôtel près du forum. Ce n'est pas donné et ils n'ont pas de chambre de quatre, mais on en a pour son argent : le hall est splendide, encombré de tableaux et de statues – Maman adorerait ! Les chambres sont confortables avec, à la tête de chaque lit, une mosaïque d'inspiration antique, et les fenêtres donnent sur les ruines du Largo Argentina, vaste place rectangulaire située quelques mètres en-dessous du niveau de la rue. C'est là que fut assassiné Jules César en 44 avant JC, et pendant les trois jours que durera notre séjour, nous pourrons admirer, depuis nos fenêtres, les vestiges des temples, et observer les dizaines de chats ayant élu domicile sous les hautes herbes, entre les colonnes effondrées. Nous jetons nos sacs sur les lits et nous lançons à l'assaut de La Ville, mais réalisons assez vite que nous

sommes trop fatigués pour commencer les visites aujourd'hui, et terminons la journée attablés à une terrasse de la Piazza Navona toute proche.

Mes chers parents, je suis à Rome, le ciel est bleu, le soleil brille, et entourée de mes amis européens, je me crois dans l'Auberge espagnole ! (ne le dites pas à Lucile, elle a détesté ce film). Bref, la vie est belle !!!

Votre Corinne, sur son petit nuage ».

Alors, la grande affaire du jour : comment se répartir en chambres de deux, quand on est deux filles et deux garçons ? Werther contemple Carlota avec ses yeux de cocker, mais je sais qu'il n'osera jamais lui proposer de partager une chambre, et ça m'amuse beaucoup. Oswald me fixe avec insistance et n'était la pudeur liée à mon sexe, (je lis Madame de Staël !), je dois dire que ma foi... Mais Carlota coupe court, et décrète que les filles iront avec les filles, et les garçons avec les garçons. Fin de la discussion.

Samedi 11 juillet :

« Mes chers parents, ma chère sœur,

Eh bien, quelle journée ! En quelques heures, nous avons parcouru, au pas de charge, toutes les ruines du centre-ville... le plus étendu d'Europe : le Forum, le Panthéon, les thermes de Caracalla... sans oublier les salles et couloirs des musées du Capitole, avec leurs centaines de statues. Le Colisée me déçoit : certes un peu plus grand que nos arènes de Nîmes, mais en bien moins bon état. Évidemment, Oswald ne rate pas l'occasion de se faire remarquer, en claironnant au milieu du Forum que ces italiens, comme d'ailleurs tous les peuples du sud, ont eu leur heure de gloire dans l'antiquité, mais n'ont plus rien construit d'intéressant après. Carlota se sent attaquée, et moi aussi par la même occasion. Je lui demande comment il peut tenir de tels propos après avoir visité les palais de Florence, contemplé ce matin même le monument à Victor-Emmanuel (il répond en français qu'il l'a trouvé « pompier »), et admiré la fontaine de Trevi – où, soit dit en passant, il a été le seul à ne pas jeter sa petite pièce ! Ces ruines, continuai-je, emportée par mon élan, nous rappellent que toute l'Europe s'est construite sur le modèle, copié ou imposé, peu importe, de cette civilisation romaine sur laquelle tu ironises... et on pourrait en dire autant pour la Grèce antique ! J'embraye sur l'importance des racines grecques et latines dans nos langues européennes modernes, mais Werther commence à ergoter - concernant l'allemand, il parle d'influence plutôt que de filiation - Oswald s'apprête à renchérir, tandis que Carlota regarde ailleurs. Je laisse donc tomber, et accueille avec soulagement la proposition d'Oswald de retourner nous asseoir à une terrasse de la Piazza Navona. Je suis épuisée, je m'effondre sur une chaise, et me laisse lentement hypnotiser par les reflets irisés des jets d'eau de la fontaine de Neptune et par le spectacle des passants, m'attendant à tout moment à voir débouler Audrey Hepburn et Gregory Peck sur leur scooter ou, moins glamour, je l'admets, déambuler les silhouettes de Léon Delmont et sa maîtresse. Je n'ai plus qu'une envie, avaler rapidement une part de pizza et une tranche de tiramisu, et être couchée de bonne heure car demain, direction la place Saint-Pierre et les musées du Vatican !

Votre Corinne, exténuée... »

Bon, je n'allais tout de même pas leur raconter la suite : je suis effectivement exténuée, mais voilà Carlota qui décrète que nous sommes samedi soir, que c'est l'été, les vacances, que nous

n'allons tout de même pas nous coucher avec les poules (como las gallinas !), et que même si ce n'est pas Ibiza ici, il doit bien y avoir des discothèques décentes dans cette ville. Évidemment, Werther approuve avec enthousiasme. Oswald opine plus sobrement, en m'observant du coin de l'œil et moi... je n'ai plus qu'à suivre le mouvement.

Nous passons à l'hôtel pour nous changer et à 22 heures, nous revoilà dans la rue. Il n'y a pas un souffle d'air, les pierres des murs et des fontaines sont encore chaudes de la chaleur du jour: Carlota est magnifique, dans une étonnante robe blanche à rubans roses. Je manque d'éclater de rire lorsque paraît Werther : il n'en finissait pas de se préparer, pire qu'une fille, mais le résultat est à la hauteur : habit bleu, gilet jaune et bottes jusqu'aux genoux, sûr qu'il va faire sensation ! La boîte ressemble à toutes les boîtes d'Europe : mêmes éclairages, même DJ, même musique électro. Werther est dépité, lui qui rêvait de menuets, valse et allemandes, avec Carlota pour cavalière. Au bout d'une heure, je fais signe à Oswald que j'ai sommeil et que je veux rentrer : il acquiesce, lui non plus n'a pas l'air de beaucoup s'amuser. Dans le taxi qui nous ramène à l'hôtel, je m'endors sur son épaule, ce dont je m'aperçois avec confusion mais, dois-je l'admettre, sans déplaisir, à notre arrivée à destination.

Extrait du dialogue entre le gérant de la discothèque et un de ses videurs (traduction française approximative) :

- Dis donc, t'as vu comment il était habillé le garçon ? costard bleu, gilet jaune, les bottes... et ce qu'il a dit à sa meuf, en sortant ? « Je fais le serment qu'une femme sur qui j'aurai des prétentions, ne valsera jamais qu'avec moi, dussé-je périr ! »... C'est chelou, non ?
- Ouais, t'as raison, ça craint ».

Lundi 13 juillet :

« Ma chère petite famille,

Exceptionnellement, je n'ai pas écrit hier, parce qu'il ne s'est pas passé grand-chose et puis de toute façon, c'était dimanche, alors le courrier ne serait pas parti. En fait, nous avons tout simplement oublié de vérifier les horaires du Vatican (c'est ça, partir à l'aventure), et ce n'est qu'une fois devant que nous avons constaté que le musée et la chapelle Sixtine étaient fermés ! Quelle idée, aussi ! En France, c'est le lundi, que tout est fermé ! Nous nous sommes donc rabattus sur les terribles fosses Ardéatines (Werther ne savait plus où se mettre !), puis avons visité quelques catacombes, aussi macabres que divertissantes, avec leurs murs de crânes, leurs rosaces en vertèbres et leurs lustres en fémurs. Après quoi nous avons repris la direction de notre Piazza Navona préférée, où nous avons passé l'après-midi à déguster différentes variétés de gelato artisanale et de cappuccinos.

Évidemment, cette inaction (presque) forcée ne pouvait que déboucher sur une discussion autour de ce qui est devenu notre sujet de chausserie favori ! A savoir l'existence - ou non - de ce fameux « esprit européen » censé transcender les différences, voire l'hostilité, entre nos quatre nations respectives – et accessoirement, toutes les autres. Werther avait été vivement impressionné par la visite du matin aux fosses Ardéatines. Il fit valoir que la construction européenne, initiée dès 1950 avec pour moteur le couple franco-allemand, avait mis fin à des siècles de guerre et de barbarie entre nos différents états. Oswald lui répondit qu'il ne partageait pas cette vision optimiste : depuis les Grecs et les Romains et même avant, tout le monde avait toujours été en guerre contre tout le monde, sur ce continent, à se demander

d'ailleurs comment un aussi minuscule confetti pouvait abriter une telle hétérogénéité et d'aussi féroces rancœurs, les tout récents massacres en ex-Yougoslavie, à moins de deux heures d'avion de Berlin, en étant la plus parfaite illustration. Carlota renchérit : partout, on assistait à un retour en force des nationalismes, voire des séparatismes – en tant qu'Espagnole, elle était bien placée pour le savoir ! - l'euroscpticisme gagnait sans cesse du terrain, et les plus récents adhérents à l'Union n'étaient pas les derniers à mettre la pagaille. Quant aux grands projets communs, à commencer par la défense européenne, ils étaient au point mort, si ce n'est aux oubliettes. Oswald, qui avait momentanément décroché de la discussion pour se concentrer sur l'incessant ballet des jeunes Romaines en robes légères, sursauta à ces derniers mots et déclara sur un ton sans réplique que jamais la Grande-Bretagne n'accepterait de voir son armée placée sous un commandement étranger. Carlota reprit la parole pour s'indigner de la manière dont l'Europe avait étranglé la pauvre Grèce lors de la crise financière de 2008. Werther tenta bien de défendre l'Union, à défaut de la BCE, en glissant timidement que si la Grèce ne s'était pas surendettée avec les JO, et n'avait pas menti sur sa situation économique au moment de l'adhésion, tout cela ne serait pas arrivé, mais Carlota lui cloua définitivement le bec en assénant que rien ne justifiait d'étrangler ainsi tout un peuple, de multiplier par deux son nombre de suicides et sa mortalité infantile, et d'aller jusqu'à lui refuser la livraison de médicaments anticancéreux pour cause de défaut de paiement - comme l'ont fait les Allemands, conclut-elle, perfide. Je pris à mon tour la parole pour soutenir, sur un ton, je l'admets, quelque peu emphatique, que l'histoire de l'Europe ne se limitait pas à une succession de guerres et de massacres, mais que c'était aussi une somme de traditions, de cultures, de lieux et d'événements qui constituaient notre socle commun, que le poids de l'Histoire se faisait sentir dans chaque arbre, sous chaque pierre, dans chaque fleuve, comme nulle part ailleurs dans le monde et surtout pas aux USA, et pas non plus en Asie, en tout cas pas sous cette forme, et blablabla et blablabla... mais là, je m'aperçus que plus personne n'écoutait, alors je commandai un autre gelato, et l'après-midi se termina tranquillement.

Je ne vais pas vous décrire en détail la visite du Vatican, vous l'avez déjà faite au moins trois fois. Que je dise seulement à quel point nous fûmes impressionnés par la gigantesque place Saint-Pierre et ses 140 statues, la non moins gigantesque basilique Saint-Pierre avec son écrasant baldaquin de 29 mètres de haut et sa coupole (pfff, encore plein de marches à monter), le large escalier en colimaçon en forme de double hélice d'ADN, (était-ce vraiment l'objectif des architectes ?), et bien sûr les musées, avec ma Pieta préférée (celle de Crivelli) et comme point culminant, la chapelle Sixtine et son festival Michel-Ange : le Jugement dernier derrière l'autel, la Genèse au plafond - là, il faut se tordre un peu le cou mais ça en vaut la peine - et encore quelques Botticellis en prime. Même Oswald en est resté bouche bée, je le pensais capable de dire que tout cela ne valait pas l'abbaye de Westminster, mais il n'a quand même pas osé.

Le soir, nous nous retrouvons dans une trattoria, quelque peu étourdis et les jambes en compote. Je prends la parole pour dire qu'entre les ruines, les papes, la Piazza Navona et quelques églises, nous avons vu l'essentiel de ce que nous voulions voir à Rome. On pourrait, certes, y passer quinze jours de plus, on trouverait toujours de quoi s'occuper mais pour ma part, je suis partie pour voir l'Europe, et j'ai un Pass Interrail à amortir ! Chacun donne son avis : Oswald voudrait rester en Italie, et descendre sur Naples ; Carlota, rentrer tranquillement en Espagne en traversant la France ; Werther rêve de nous faire admirer le lac de Constance ; et moi, peu m'importe du moment que je vois du pays. C'est finalement Werther qui a gain de cause, et nous rentrons à l'hôtel tout excités, pour préparer nos sacs : demain, lever aux aurores, direction la Bavière !

Ultimi baci da Roma ».

Mardi 14 juillet :

« Mes chers parents, ma chipie de chère petite sœur adorée,

On critique, on critique, mais l'Europe n'est tout de même pas si mal organisée que ça. Avec près de mille kilomètres à parcourir et plusieurs frontières à traverser, je m'attendais à ce que le trajet Rome-Munich nous prenne plusieurs jours, eh bien non. En partant de Rome à la mi-journée, nous arrivons à Munich un peu avant 23 heures. Comme quoi...

Pas grand-chose à dire du trajet, nous avons beaucoup parlé, beaucoup ri et même pas mal chanté dans toutes les langues, de Yellow submarine aux Lacs du Connemara, en passant par Mala vida et Bella ciao. (Aucun de nous ne connaissait de chanson en Allemand, à part Werther, bien sûr). Tout le monde s'est finalement rejoint sur les Nits, Adieu Sweet Bahnhof, sans doute la plus européenne de toutes les pop songs. Emportée par cette ambiance cosmopolite, j'en oublie presque que c'est aujourd'hui notre fête nationale ! Je m'en souviens tout de même à temps et quand je le signale à mes amis européens, nous décidons d'aller trinquer au wagon restaurant. La révolution française, ce n'est tout de même pas rien dans l'histoire de l'Europe ! Werther risque une réflexion sur l'aspiration à la liberté, à la démocratie et au libre arbitre, consubstantielle à l'esprit européen, mais personne ne l'écoute, et le trajet se termine dans une ambiance d'euphorie collective – même si, allez savoir pourquoi, le 14 juillet provoque toujours chez moi une tendance à la mélancolie et quelques maux de tête.

Malgré l'heure tardive, nous trouvons un hôtel près de la gare, en arrivant à Munich. Demain, trajet en bus jusqu'au lac de Constance !

Votre petite Corinne – un peu pompette ».

Bon, alors je n'allais surtout pas l'écrire aux parents, mais ce trajet en train a favorisé un net rapprochement entre les nations, un couple germano-espagnol se substituant à l'historique couple franco-allemand, et une tentative de rapprochement – à vrai dire plus qu'une tentative – s'opérant entre la France et la Grande-Bretagne, à l'initiative cette dernière. Et au sortir du wagon-restaurant, nous n'étions pas juste un peu pompettes, mais bien franchement bourrés !

« Mercredi 15 juillet :

« Meine liebe Familie,

Nous voilà dans le bus, direction le lac de Constance, nous parcourons la riante campagne bavaroise. Autour des fermes, nous ne voyons que des Holsteins : tout comme en France, ces stupides vaches mondialisées ont détrôné les petites races locales, un phénomène au demeurant constant dans l'histoire de l'agriculture. Werther est aux anges, il va faire découvrir sa chère Allemagne à sa Dulcinée. A Friedrichshafen, survolés par un gigantesque Zeppelin, nous louons une voiture : pas vraiment routard, tout ça, mais quasi indispensable pour découvrir les merveilles naturelles et architecturales des environs du lac et puis à quatre, ça ne revient pas trop cher. Nous gravissons l'interminable escalier en colimaçon (encore un !) de la tour d'observation, avec d'incroyables vues sur la ville et le lac, puis partons visiter quelques églises baroques, avec angelots voltigeurs, squelettes grimaçants, madones compatissantes, et jugements derniers en veux-tu en voilà. Du côté de Lindau, nous tentons une baignade, mais l'eau est vraiment trop froide et nous finissons l'après-midi au soleil, à la

terrasse d'un café, à déguster de délicieux apfelkuchen. Nous reprenons la voiture direction Füssen, qui fera un parfait camp de base pour visiter les châteaux de Louis II de Bavière. Nous trouvons un hôtel, certes un peu cher, mais au confort tout germanique, avec vue sur un petit lac et, au loin, à flanc de montagne, la majestueuse silhouette du château de Neuschwanstein. Nous dînons sur place, servis par d'accortes serveuses en costume bavarois. Werther est intarissable sur Louis II, qu'il décrit comme le plus francophile, voire européen, de tous les souverains allemands. Je me rends compte au passage que j'ignore presque tout de Wagner, Goethe, Schiller et Kant ; il faudra que je me documente et si ça vous intéresse, je vous en ferai un résumé, comme ça, après l'Italie, je vous entretiendrai De l'Allemagne. Finalement, nous allons nous coucher de bonne heure, des rêves de châteaux plein la tête.

Große küsse ».

... et ce soir, ce ne sont pas les filles avec les filles et les garçons avec les garçons !

Vendredi 17 juillet :

« Chère Maman, etc.

Oserai-je l'avouer ? J'ai été un peu déçue par les châteaux de Louis II de Bavière. J'imaginai des nids d'aigle, au sommet d'inaccessibles montagnes : Neuschwanstein est juste au-dessus du parking. Ses tourelles aux toits pointus semblent tout droit sorties de Disneyland – mais sans doute en attendais-je un peu trop. L'émerveillement aurait pu venir de l'intérieur, entre décors façon Lohengrin et innovations technologiques, mais la visite guidée obligatoire au pas de charge, trente minutes chrono, a fini de tout gâcher. Le château de Hohenschwangau, tout proche, m'a semblé plus authentique, mais le bilan de la journée reste mitigé.

Linderhof et Herrenchiemsee, que nous visitons aujourd'hui, sont tous les deux somptueux... sauf qu'on se croirait chez Louis XIV ! Je me console en pensant que pouvoir écouter Lully (né à Florence) et Wagner (mort à Venise) dans deux galeries des glaces presque identiques, l'une à Versailles, l'autre en Bavière, participe sans conteste de l'esprit européen ! Heureusement, les jardins regorgent de trouvailles, comme le kiosque mauresque et la grotte de Vénus.

Votre Corinne, un tantinet désappointée ».

Samedi 18 juillet :

« Ma petite Maman, mon petit Papa, ma petite Sœur, etc.

C'est le psychodrame, la catastrophe, le tremblement de terre ! A peine rassemblés autour d'un solide petit déjeuner typiquement bavarois, à base de fromage, charcuterie et œufs à la coque, voilà Carlota qui annonce à Werther – sans trop de ménagement, il faut bien le dire - que ses congés se terminent et qu'elle doit rentrer à Madrid où, incidemment, l'attendent son mari Alberto et ses six petits frères et sœurs qu'elle a, le temps des vacances, abandonnés à leur triste sort. Werther est anéanti, comme frappé par la foudre. Oswald et moi tentons bien de persuader Carlota de revenir sur sa décision, mais la jeune fille reste inflexible : ce n'est pas que ça l'amuse, mais elle reprend le travail lundi matin. Werther s'est effondré, il gît sur le sol, et implore son amie de l'autoriser à lui écrire – ça devient très épistolaire, cette histoire. La jeune fille y consent, ne voyant pas d'obstacle à poursuivre cette relation sous forme d'une

correspondance. Elle sort son smartphone, et ajoute Werther à sa liste de contacts. Puis elle monte préparer ses affaires et un quart d'heure plus tard, nous nous retrouvons devant l'hôtel, pour un ultime adieu. Le temps de ranger son sac à dos dans le coffre du taxi, et notre amie disparaît sur un dernier signe de la main, direction la gare routière, avec le château de Neuschwanstein en toile de fond.

Nous retournons tristement à la table du petit déjeuner. Werther est accablé, les larmes coulent de ses yeux, il ne touche plus à sa saucisse ni à ses œufs coques ; saisi d'un tic nerveux des plus étranges, il se frotte compulsivement le front, juste au-dessus de l'œil droit. Après quelques minutes d'un silence pesant, il annonce qu'il abrège ses vacances et rentre à Berlin, de toute façon, il reprend le travail début Août. Nous décidons de passer nos dernières heures ensemble sur la rive du lac. Ô combien la nature peut s'accorder aux déchirements de l'âme ! Dans un ciel tourmenté, de lourds nuages s'avancent, le vent se lève, couvrant d'écume une eau jusque-là étale... Lorsque tombent les premières gouttes, nous remontons en voiture et accompagnons Werther à la gare routière.

Bises désenchantées ».

Bref, tout cela était bien triste, mais à quelque chose malheur est bon, je me retrouve seule avec Oswald pour la première fois depuis le début du voyage. Moi je suis contente, mais lui semble préoccupé. Je lui en demande la raison : il me répond que voyager à quatre ne posait pas de problème me concernant, mais que maintenant que nous ne sommes plus que deux, cette promiscuité lui cause des scrupules, car elle pourrait me compromettre. Je lui rétorque que peu m'importe ce que disent les gens et que de toute façon, je ne connais personne dans le coin. Ma réponse le laisse pensif, voire vaguement contrarié.

Dimanche 19 juillet :

« Papa, Maman, Lucile !

Il me reste deux semaines de Pass Interrail, et je n'ai plus de raison de rester en Allemagne. Avec Oswald, nous avons décidé de finir les vacances chez lui, en Grande-Bretagne. Je vous rassure, c'est un jeune homme tout à fait comme il faut. Il vient d'ailleurs de me faire une confession que sa modestie naturelle l'avait, jusque-là, poussé à différer : il est noble, et son nom complet est Oswald Lord Nivell, pair d'Ecosse ! (Papa, je sais que tu es abonné à Libé et que la noblesse, ce n'est pas trop ton truc, mais continue à lire quand même). Il possède un château du côté d'Édimbourg ; son père est récemment décédé et Oswald, pour une raison que j'ignore - une histoire de femme semble-t-il - culpabilise à ce sujet. Je vous en dirai plus quand j'en saurai davantage. Pour l'instant, nous avons rejoint Munich et attendons le train pour Calais et le tunnel sous la Manche.

Your little Corinne, so excited ! »

So excited, mais un peu inquiète quand même, car Oswald est de pire en pire. A force de le tanner, il finit par m'avouer ses préventions envers les femmes du sud : les anglaises, dit-il, sont d'un naturel soumis et réservé, les vertus domestiques font leur gloire et leur bonheur ; mon exubérance latine pourrait entacher sa réputation. Autre motif d'inquiétude : occitane pur jus, m'accommoderai-je de la lande et des brumes d'Ecosse, comme du tempérament austère de ses habitants ? Je réponds qu'avec lui, j'irais au bout du monde, ce dont je doute

quand même un peu mais bon, ça ne mange pas de pain. En tout cas, cela semble le calmer, et nous en restons là pour aujourd'hui.

Lundi 20 juillet :

Mon téléphone bippe. Je décroche et... « Coucou, ma chérie ! »

C'est Maman, sur FaceTime !! Oswald est à côté, il regarde discrètement l'écran du coin de l'œil : non mais vraiment, la honte !

« Oui Maman, quelque chose ne va pas ? »

- Pas du tout, ma bichette, c'est juste qu'on se languit tous un peu, et comme tes lettres mettent du temps à arriver, on s'est dit Tiens, on va lui faire un petit coucou sur FaceTime ! Lucile m'a montré comment ça marche.

Je dois être cramoisie.

- Je te passe ton père !
- Oui, Papa ?
- Comment vas-tu, ma chérie ?
- Tout roule, vous savez, vous n'avez pas à vous faire de souci !
- Ok, je t'embrasse, ma grande, tiens, je te passe ta sœur ! »

Lucile apparaît sur l'écran, toujours aussi convenable, impeccablement moulée dans un chaste cardigan rose. Elle ouvre la bouche pour parler, mais rien ne sort et je devine qu'elle a aperçu Oswald dans un coin de l'écran. Elle baisse aussitôt les yeux, rougit avec la plus exquise pudeur, toute en grâce réticente, et reste définitivement coite. Derrière moi, j'entends la respiration d'Oswald, qui semble soudain en proie à la plus extrême agitation. Je crie : « Je vous rappelle ! » et appuie sur off. L'écran s'éteint, et la petite peste avec.

« S'agissait-il de Mademoiselle votre sœur ? s'enquiert Oswald d'une voix rauque. Elle m'a semblé tout à fait exquise, et douce, et modeste, et réservée... on dirait une Anglaise. Je suis sûr qu'elle aurait beaucoup plu à Papa. Tout compte fait, ajoute-t-il après un court silence, je ne suis pas si pressé de retrouver les brumes du nord ; m'initieriez-vous aux charmes de l'Occitanie ? »

Je suis mortifiée. Quel mufle ! On dira ce qu'on voudra, ces anglais ne sont quand même pas tout à fait comme nous : je suis sûre que si on leur proposait de voter, ils s'empresseraient de dire Non à l'Europe ! Enfin... Je donne à Oswald l'adresse de mes parents, et cherche sur Google les horaires de train pour Berlin : ce petit Werther, finalement, n'était pas si mal que ça, malgré ses excentricités vestimentaires... Et il avait l'air tellement déprimé, le pauvre chéri, prêt à faire une bêtise ! Il aura bien besoin que quelqu'un vienne lui remonter un peu le moral. Quant à Oswald, je lui souhaite bien du courage avec ma sœur, et moi, je ne vais tout de même pas me rendre malade pour si peu !

Références

Page 1 :

- Suzanne est le prénom de la mère de Mme de Staël
- Juliette = Juliette Récamier, la meilleure amie de Mme de Staël... tout au moins jusqu'à ce qu'elle lui pique son amant Benjamin Constant !
- Delphine et Sapho, les héroïnes d'un des plus grands romans et d'une pièce de théâtre de Mme de Staël

Page 2 :

- Oswald est, avec Corinne, le personnage principal de « Corinne » ; Werther est évidemment celui des Souffrances du jeune Werther de Goethe, que j'ai mis dans cette histoire puisqu'il fallait plusieurs personnages européens, que les deux livres sont à peu près contemporains, et surtout que les deux marquent les débuts du romantisme, en France pour Corinne, et en Allemagne puis dans toute l'Europe pour Werther.
- Les commentaires d'Oswald à propos des Italiens, dans la nouvelle, (leur caractère, leur peinture, leur architecture...) sont à peu près ceux qu'il tient pendant toute la première partie du roman : les Italiens sont toujours gais, pas très intelligents mais imaginatifs, etc

Page 3 :

- Alberto avec qui danse Corinne, c'est Albert de Rocca, jeune et fringant officier que Mme de Staël épouse à la fin de sa vie, (il a 20 ans de moins qu'elle), et qui a perdu l'usage d'une jambe à la guerre.
- Carlota (avec un seul t puisque j'en ai fait une Espagnole) est, bien sûr, Charlotte, dont Werther est l'amoureux transi dans Les souffrances du jeune Werther.

Page 4 :

- Le Russe Stein est un personnage d'un roman d'Agueev, Roman avec cocaïne, que j'avais trouvé dans la bibliothèque... de la caserne, pendant mon service militaire ! (Comme quoi...). Il est surtout présent dans la première partie du roman, où il répète sans arrêt et à tout propos : « Il faut être européen ». A ne pas confondre avec un certain baron von Stein que Mme de Staël a effectivement rencontré en Russie, à St Pétersbourg, mais ce n'est pas à lui qu'il est fait allusion dans la nouvelle. Roman avec cocaïne est plus tardif que Corinne ou l'Italie, (l'action se déroule, je crois, en 1916), mais cela fait un personnage de plus, totalement acquis à l'esprit européen !
- Pas besoin de commenter le « Comment peut-on être toscan ? », pas plus que le titre de la nouvelle ! :-)

Page 5 :

- Audrey Hepburn et Gregory Peck, c'est Vacances romaines, et Léon Delmont déambulant avec sa maîtresse dans les rues de Rome, c'est La modification de Michel Butor : une perle du Nouveau roman !

Page 6 :

- C'est la scène du bal des Souffrances du jeune Werther : en dehors d'une épidémie de suicides, ce livre a lancé une mode vestimentaire chez les jeunes romantiques européens, en

blanc et rose pour les filles, et en bleu et jaune pour les garçons, comme Werther et Charlotte dans la scène du bal.

- Les fosses Ardéatines, où les nazis ont massacré 335 otages italiens en 1944, ce qui met évidemment Werther mal à l'aise !

Page 8 :

- Adieu sweet bahnhof, où il est question d'un Hollandais dans un train pour Paris, traversant Bruxelles, logeant à l'hôtel d'Angleterre, lisant un livre sur Picasso, allant au Centre Pompidou, appelant les gares bahnhof... : <https://www.youtube.com/watch?v=Bl-waV81xdE>

- Mme de Staël est morte un 14 juillet, d'une hémorragie cérébrale

- Le baron de Staël-Holstein a été le premier mari de Mme de Staël, et Benjamin Constant son principal amant, ou du moins le plus connu : entre les vaches Holstein et le phénomène constant, c'est donc avec grand plaisir que j'ai réussi à caser le mari et l'amant dans la même phrase !

Page 9 :

- De l'Allemagne, l'autre grand roman (ou essai) de Mme de Staël.

- La Charlotte des Souffrances du jeune Werther avait six jeunes frères et sœurs - au demeurant assez envahissants, voire franchement pénibles. Elle est fiancée à un certain Albert, qu'elle épouse au milieu du roman, ce qui conduit Werther au suicide. (Avec un revolver fourni par Charlotte !)

- A propos du tour « épistolaire » que prend cette histoire après l'échange des adresses sms : Werther est un roman épistolaire, comme certains passages de Corinne, et pas mal de romans de cette époque.

Page 10 :

- Le tic nerveux qui consiste à se frotter compulsivement le front, juste au-dessus de l'œil droit, c'est parce que Werther s'est suicidé d'un coup de pistolet dans le front au-dessus de l'œil droit, faisant un trou par lequel la cervelle a jailli (sic).

- Nivell / Nelvil !

- Toutes les phrases prononcées par Oswald sur le tempérament réservé des anglaises, l'exubérance des femmes du sud, l'accoutumance d'une italienne aux brumes d'Ecosse... sont quasiment telles quelles dans le roman !

Page 11 :

- La fin de la nouvelle reprend celle de Corinne ou l'Italie : Oswald épouse Lucile, la sœur de Corinne, beaucoup plus convenable à ses yeux, et aussi pour respecter la volonté de son défunt père. La seule différence est que dans le roman, Corinne se laisse mourir de désespoir, alors que là, elle dit qu'elle ne va pas se rendre malade pour autant, et part rejoindre Werther qui, avec un peu de chance, ne se sera pas encore tiré une balle dans le front au-dessus de l'œil droit !